

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33,

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE-IMPÉRIAL

DIRECTION DE M. D'HERBLAY

Année Théâtrale 1868-1869

PROSPECTUS

AU PUBLIC LYONNAIS

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de soumettre à votre appréciation le Tableau du personnel appelé à desservir le Grand-Théâtre-Impérial pendant la saison théâtrale qui va s'ouvrir.

Vous savez, Messieurs, qu'elle est ma sollicitude pour vos plaisirs, et quel respect je professe pour l'art. Je vous renouvelle ici l'assurance de ce double sentiment.

C'est vous dire que, comme par le passé, je n'ai rien négligé, et que je n'ai d'autre but que d'arriver à vous satisfaire.

Je crois avoir réuni, pour cette campagne, une troupe d'élite. C'est à vous d'en juger, car je n'en serai tout à fait convaincu qu'après que vous vous serez prononcé.

Heureux si, grâce à mes constants efforts, je continue à mériter et à obtenir votre bienveillance et votre sympathie.

Daignez agréer, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

D'HERBLAY.

Tableau du personnel du Grand-Théâtre-Impérial

Administration

MM.	
G. D'HEROU...	Régisseur général, chargé de parler au public.
DALIA.....	Secrétaire et régisseur.
DOUGUE.....	Régisseur des chœurs.
DIDIER.....	Contrôleur général et caissier.
BLOD.....	Costumier.
TONY BALME..	Machiniste en chef.

Grand-opéra, opéra-comique et traductions

MM.	
DELABRANCHE.	Fort ténors de grand-opéra.
SYLVA.....	Premier ténor léger.
A. GUILLOT...	Fort second ténor, des premiers.
BARBOT.....	Baryton.
MÉRIC.....	Baryton double.
PAULIN.....	Première basse de grand-opéra.
MARTHIEU...	Première basse d'opéra-comique et deuxième de grand-opéra.
BARRIELLE...	Basse comique, des secondes basses.
DUBOSC.....	Trial
FÉRET.....	Laruelle.
GUSTAVE.....	Second et troisième ténor.
DARROIS.....	Coryphées basses.
ESTELLA.....	
LAMY.....	
DANIEL.....	Coryphées ténors.
BORDET.....	

Mmes

De Taisy...	(de l'Opéra), forte chanteuse Falcon.
SINGELÉE.....	Chanteuse légère d'opéra-comique.
BLÉAU.....	Chanteuse légère de grand-opéra.
ADEL. CORTEZ.	Forte chanteuse Stolz.
DARTEAUX.....	Première Dugazon, jeune chanteuse.
VIGOUREL.....	Seconde première Dugazon.
BLANC.....	Seconde et troisième Dugazon.
GOURDON.....	Mère Dugazon, duègne.

Ballet

MM.	
VINCENT.....	Maitre de ballet.
BOTTON.....	Régisseur du ballet.
VINCENT.....	Premier danseur noble.
E. GINET.....	Deuxième danseur.
RUBY.....	Premier danseur comique.
DUMONT.....	Deuxième et troisième danseur.
BOTTON.....	Rôles mimes.

Mmes

HENNECART...	Première danseuse noble.
DURAND*.....	Première danseuse demi-caractère.
L. REUTERS...	Deuxième première danseuse.
DELSUC.....	Deuxième danseuse.
PERRAUD.....	
CORNAGLIA...	Deuxièmes et troisièmes danseuses.
CLAIRE KARL..	
EL. REUTERS..	
RICHER.....	
STÉPHANE.....	
VENTURE.....	Coryphées, troisièmes danseuses.
JULIE SAGE...	
CHAMPAVERT..	

Orchestre

MM.	
JOS. LUIGINI..	Premier chef d'orchestre.
COUARD.....	Deuxième chef, premier répétiteur des chœurs.
FEUGIER.....	Chef d'orchestre du ballet.
FOUET.....	Accompagnateur, répétiteur au piano, organiste.
DUTERTRE....	Harpiste.
REMANDET....	Répétiteur du ballet.

(*) Cette artiste ne peut être rendue à Lyon qu'à la fin du mois de septembre.

Premiers Violons. — MM. Lapret, Lagenback, violons solos; Feugier; Comte; Remandet; Bromet; Ginet; Maurin.

Deuxièmes Violons. — MM. Alday, Bernet, chefs d'attaque; Joanon; Georges, répétiteur des chœurs; Hilaire; Moya fils; Grenier; Nœgelin.

Altos. — MM. Reisch, alto solo; Olympe Vernet, répétiteur des chœurs; Gauthier; Nantas.

Violoncelles. — Knugely, violoncelle solo; Pres-sel; Burger; Bedetti; Mirabel.

Contrebasses. — MM. Marchand, chef d'attaque; Pucetti; Garcin; Navissant; Lang.

Flûtes. — MM. Nauwelaers, Alrit, solis.

Hautbois et Cors anglais. — MM. Fargues, solo; Didelot fils.

Clarinettes. — MM. Maron, Gibert, solis.

Bassons. — MM. Demeuse, solo; Bonnefoy.

Cors. — MM. Lartellier, solo; Dujast (1^{er} pupitre); Grimeur; Barthel (2^e pupitre).

Pistons. — MM. Chaulet, solo; Moya père.

Trombones. — MM. Billée; Gentil; Pepé.

Tambour. — M. Fouet.

Grosse Caisse. — M. Planche, bibliothécaire.

Ophicléide. — M. Rosotte.

Triangle. — M. Vidal.

GRAND-THÉÂTRE

Cette année, le premier septembre, tombait un mardi, — jour réservé aux relâches; — le directeur néanmoins a tenu à honneur de faire l'ouverture à la date précise. Ça n'a pas été sans difficulté.

On devait commencer par les *Mousquetaires de la Reine*, l'opéra était su et avait été répété, lorsqu'au dernier moment M. Barrielle annonça qu'il était indisposé et ne pourrait pas chanter: il a fallu par conséquent répéter à la hâte *Robert le Diable* qui s'est trouvé ainsi la pièce d'ouverture.

Notre situation particulière nous interdit toute critique à l'époque des débuts: le public est le seul maître, c'est lui qui prononce les arrêts que notre rôle est simplement d'enregistrer. — C'est ce que nous allons faire brièvement.

Dans *Robert*, grand succès pour M^{me} de Taisy; — ce succès a commencé par le premier morceau chanté par cette artiste

et s'est continué pendant toute la représentation.

Rentrées très-chaleureuses de Messieurs Marthieu et Barbot, et de Mad^{lle} Hennecart, première danseuse. Les débuts ont continué le lendemain par les *Mousquetaires*; — c'était au tour de l'opéra-comique.

Rentrée très-chaleureuse de M. Barrielle qui, quoique visiblement indisposé, est parvenu à se faire applaudir dans le rôle du capitaine Rolland.

Accueil très sympathique fait au ténor léger, M. Anthelme, et aux deux chanteuses M^{mes} Singelée et Dartaux.

Vendredi, le *Trouvère*, pour la continuation des débuts du grand-opéra.

Magnifique représentation comme ensemble : grand succès pour M^{me} de Taisy : rentrées au milieu d'acclamations chaleureuses de MM. Delabranche et Méric, et de M^{me} Cortez.

L'année théâtrale, — on le voit, — commence bien, et c'est d'un bon augure pour cet hiver. — Dans un prochain article nous parlerons des artistes aujourd'hui admis : le public ayant rempli son rôle, le nôtre commencera.

Ernest DUPUIS.

THEATRE DES CÉLESTINS

Aux représentations de M^{lle} Déjazet, dont les dernières entre parenthèses ont été fort brillantes, ont succédé les représentations de M^{lle} Zulma Bouffar, — un nom, il faut bien le reconnaître, — prédestiné au genre bouffe.

Si je ne me trompe, M^{lle} Zulma Bouffar a commencé à Lyon sa carrière : quoiqu'il en, soit elle a fait un rapide chemin et est aujourd'hui un des deux ou trois artistes pouvant à Paris après Schneider, jouer le genre excentrique

d'Offenbach. Elle a obtenu dernièrement un grand succès dans la reprise de la *Belle Hélène*, et ce succès sans doute qui a décidé M. d'Herblay à traiter avec cette artiste pour quelques représentations. Le nombre en est fort limité, il ne dépassera pas le chiffre de quatre. Avis donc aux spectateurs désireux d'entendre M^{lle} Bouffar.

Cette artiste sera sans doute la dernière qui donnera des représentations : après son départ, le théâtre des Célestins mettra à l'étude les nouveautés et sera livré à ses propres forces.

Ce théâtre possède une excellente troupe, la comédie et le vaudeville ont là d'excellentes interprètes, espérons donc qu'il rencontrera cet hiver un de ces succès qui font sourire le caissier et qui dédommagent un peu la direction d'une activité à laquelle tout le monde rend justice.

ERNEST DE C....

UN FRUIT SEC.

L'homme qui n'a pas dit son dernier mot est d'habitude un gaillard entre deux âges, qui a su concilier les jouissances de l'impuissance et du repos et les émotions délicieuses des triomphes chèrement achetés. Il a généralement peu discuté, il passe grand homme de confiance de la critique n'ayant pas où se prendre, car il est prudent et mystérieux, et laisse toujours croire qu'il retouche et polit en secret quelque grand ouvrage.

Il est en cela merveilleusement servi d'ailleurs par ses amis, car il a presque toujours un nombre incalculable d'amis, qui de très-bonne foi annoncent l'œuvre destinée à étonner le monde. Et si quelque incrédule sourit de leur confiance, ils clignent les yeux d'un air important, et déclarent qu'il faut attendre, qu'ils

ont même des fragments de l'œuvre fameuse. Enfin, ajoutent-ils, soyez sûr qu'il n'a pas dit son dernier mot. — Impossible d'être plus passionnément dupes.

Je me souviens, à ce sujet, avoir entendu conter une bien curieuse histoire qui prouve que l'homme qui n'a pas dit son dernier mot est un peu de tous les temps. C'était vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci.

Un jeune homme, portant un nom de poète, André Pavillon (un Pavillon, auteur de poésies détachées, fut de l'Académie), arriva à Paris, la tête brûlante d'ambition et d'audace. C'était le temps des poèmes, poèmes didactiques et autres, le temps des *Jardins* de Delille, des *Plantes* de Castel, de la *Navigation* d'Es-ménard. Pavillon dédaigna le genre didactique et annonça qu'il travaillait à un poème épique sur Louis XIV. Il alla trouver un sien oncle, chanoine et métromane, et lui fit part de son projet. — Oh! oh! dit l'oncle, c'est fort ambitieux! mais beau sujet, très-beau sujet, Louis XIV, ce grand roi, qui protégea les arts.

Et qui vit de son char, où brillait la victoire, S'échapper soixante ans de bonheur et de gloire...

Tiens, voilà deux vers!

— Et même fort bien, dit Pavillon, qui eut soin de les retenir.

Au bout de quelque temps, Pavillon qui était fort bien de sa personne, qui avait de l'aisance et de l'audace, se poussa dans le monde (nous d'rions aujourd'hui dans les cafés). Il y eut de grands succès, confia à l'oreille de quelques-uns le plan de son poème épique en vingt-quatre chants, si bien que tout Paris le sut bientôt. Si l'on priait Pavillon d'en réciter quelques fragments, il se renfermait dans un silence modeste, affirmait qu'il n'était jamais content de lui-même, qu'il retouchait sans cesse, et laissait tomber pourtant de ses lèvres les deux vers de l'oncle. Mais il s'arrêtait

là : les deux vers furent trouvés splendides, et le désir de voir enfin ce poème s'en accrut.

Le premier Consul daigna même s'entretenir sur le poème épique avec Pavillon ; il se plaignit au poète de l'insuffisance de la *Henriade*, comme poème national, et daigna l'encourager à publier son œuvre au plus tôt.

Pavillon, très-habilement, laisse courir le bruit de l'apparition prochaine de son poème. Il ne se passait pas de saisons, sans qu'on ne l'annonçât comme définitive. En attendant, il était choyé, fêté ; il dînait chez les plus grands dîneurs ; on connaissait depuis longtemps sa modestie ; on n'osait plus le prier de dire quelque fragment de son poème ; on le laissait déguster les vins fins avec un respectueux silence.

Un jour, pourtant, on annonça le poème d'une façon tout à fait certaine. Il ne fallait plus en douter. Des nouvelles affirmaient l'avoir lu en entier chez l'éditeur. Les critiques, Geoffroy et Suard en tête, se hâtèrent de donner une appréciation de l'œuvre nouvelle ; ils disaient avec la plus grande assurance les passages qui leur paraissaient supérieurs : tous parlaient de l'œuvre de Pavillon avec une admiration respectueuse.

Par malheur, le poème ne parut pas ; mais huit jours après les articles de Geoffroy et de Suard, une attaque d'apoplexie foudroya Pavillon, qui rentra chez lui après un dîner fin. On savait que le poème était enfermé dans son secrétaire. On attendait avec une grande anxiété. Quand les scellés furent levés, on découvrit un énorme manuscrit noué d'une faveur rose. On l'ouvrit : sur la première page, on lisait en excellents caractères : *La Louisiade, poème en vingt-quatre chants* ; et sur la seconde feuille, ces deux vers fameux :

Et qui vit de son char, où brillait la victoire,
S'échapper soixante ans de bonheur et de gloire.

L'excellent Pavillon avait vécu toute sa glorieuse vie sur deux vers qui n'étaient pas de lui. Et voilà pourquoi toutes les fois que vous entendrez dire d'un héros d'estaminet : « Il n'a pas dit son dernier mot », il sera bon de demander à savoir quel fut le premier.

DU DANGER D'ÊTRE MYOPE.

Un jeune secrétaire d'ambassade revenait d'Orient, il était à Paris, sollicitant son avancement, et très-protégé, il était sur le point de l'obtenir. Pour faire sa cour et pour être bien dans les papiers ministériels, il rend visite à la femme du ministre des affaires étrangères. La chaleur était accablante, les rideaux étaient baissés, le salon officiel était frais, mais sombre. Or notre diplomate, qui n'avait aucun défaut moral, instruit, bien élevé, charmant, avait un petit défaut physique : sa vue était basse, terriblement basse ! Il se frottait le nez contre le papier en écrivant les protocoles, il ne saluait personne dans la rue, pas même ses chefs ! Il entre donc dans le salon ministériel, troublé par les ténèbres ; il reconnaît la maîtresse de maison à sa voix quand elle lui dit :

— Prenez donc un fauteuil.

Il se laisse tomber sur un siège, mais le fauteuil pousse un cri ! Il y avait une femme dessus, M^{me} de la, ambassadrice de France à Constantinople. Le jeune homme se lève vivement, adresse ses excuses au fauteuil occupé, toute l'assemblée se met à rire ; on avait tellement envie de rire qu'on s'en va pour rire à son aise. La maîtresse reconduit les dames, et voilà le maladroit en tête-à-tête avec l'ambassadrice.

— Je n'ai pas besoin de vous assurer, madame la marquise, que je ne l'ai pas fait exprès. J'ai la vue tellement basse.

— Tant pis pour vous, monsieur, un diplomate doit avoir la seconde vue à défaut de la première. Je n'admets pas vos raisons.

— Alors, madame, vous croyez que c'est exprès que je vous ai fait mal, que sciemment j'aurais fait une grossièreté ! Sous quel motif me serais-je rendu ridicule aux yeux de tant de femmes ? Quel intérêt ai-je à vous étouffer ?

— Monsieur, j'ignore vos motifs. Mais vous ne me ferez pas croire qu'une femme soit semblable à un fauteuil, avec des bras de bois, du crin, des ressorts, des clous dorés.

— Non, madame la marquise ; mais une femme est couverte de soie comme un fauteuil. Le salon est sombre et je suis aveugle. . .

— Eh bien ! allez dans le monde guidé par un caniche ! mais je ne vous crois pas. Je ne vois dans cet acte qu'une déclaration. . .

— Oh ! madame, une déclaration se fait à genoux !

— Vous ne m'avez pas laissé achever : une déclaration de guerre ; je vous aurai fait du mal, à mon insu, et vous vous vengez.

La femme du ministre vint interrompre cette conversation plus aigre que douce.

— N'attendez-vous pas votre nomination prochainement ? dit-elle au jeune secrétaire.

— Oui, madame ; j'espère occuper un poste en Turquie.

— En Turquie, dit vivement l'ambassadrice, et s'adressant à son amie : Ma chère, votre mari est-il visible ? maintenant, tout de suite. . . .

— Vous avez quelque chose à lui demander ?

— Oui, une autre position pour monsieur. . . .

— Madame, dit le jeune homme en suppliant.

— Ne suis-je pas l'insultée, monsieur? et n'ai-je pas le choix des armes?

— C'est vrai, madame, et vous allez abuser de votre force comme bien des faibles créatures.....

— Je vais tout simplement demander au ministre de vous expédier dans le pays où les femmes ressemblent à des fauteuils.

Or, comme ce pays n'existe pas, le secrétaire d'ambassade fut mis en disponibilité.

CAQUETAGES.

Un caporal explique à des soldats ce que c'est que la télégraphie militaire :

« — La télégraphie militaire est simple comme bonjour : pour le moyen de la pile de *Mars*, qu'elle est sous son siège, l'officier met le câble en communication avec le fil électrique adopté sur un cadran comme qui dirait un alphabet circulaire qu'il tourne pour le moyen d'une manivelle sur chaque lettre à envoyer, et crac! avant qu'il ait seulement le temps de dire *amen!* la dépêche est arrivée!... vous avez compris? »

Deux officiers interrogent un soldat naïf :

« — Baliveau, vous fûtes hier au théâtre; seriez-vous capable de nous dire ce qu'on a joué? »

« — Ma foi, mon lieutenant, j'y vais parce qu'on me le commande; mais après ça je ne m'occupe pas de ce qui s'y passe, vu que les affaires des autres ne me regardent pas. »

Les gens du peuple appellent payer à *tempérament*, payer par fractions de petites dettes; mais Bastoul, qui est Auvergnat, ne sait pas bien prononcer et il dit *temparamant* pour *tempérament*, et il se

trouve qu'une de ses voisines, M^{lle} Casilda, qui lui devait 37 fr. de charbon, cotrets et fascines, a entendu l'Auvergnat lui dire :

— Vous me payerez à *tant par amant*.

Là-dessus plainte en injures devant la justice de paix.

L'Auvergnat se justifie ainsi :

— Monsieur le juge, je n'ai pas voulu dire ça. Et la preuve, c'est que je voulais faire un long crédit à Mademoiselle, et que si elle m'avait payé de la manière qu'elle a compris, j'aurais été presque au comptant.

Cette excuse, donnée avec une grande naïveté, fait rire l'auditoire et l'Auvergnat.

Les deux Dumas causalent. Ce sont deux grandes plumes.

— Papa, j'ai fait des mots qui sont pleins d'à-propos.

— Donne-moi tes mots, fils; j'en ferai des volumes.

— Donne-moi tes romans, moi j'en ferai des mots.

Sur la plage dorée de Trouville, il y avait un de ces jours derniers un conciliabule important. Il s'agissait de jeter les bases d'un cercle de femmes qu'on ouvrirait, cet hiver, dans le voisinage du Grand-Opéra.

Une dame entre deux âges n'avait encore rien dit.

— Eh bien! lui dit une des dames patronesses de l'idée, vous ne dites donc rien. Quel est votre avis, ma toute belle?

— Mon avis est qu'il faut abandonner le projet.

— Et pourquoi?

— Je craindrais, dans l'année, de voir le cercle se transformer en crèche.

Un de ces jours derniers, dans un salon politique, il était question de ce déluge de créations éphémères. Un personnage parla de la *Lanterne* et de Rochefort.

— Quel style! n'est-ce pas? lui dit un de ses voisins.

— Vous vous trompez, lui répondit le personnage; vous voulez dire : Quel style!

Notre compatriote M. Sauzet a autrefois endossé la paternité de tous les calements mis en circulation : c'est aujourd'hui M. de Tillancourt, député, à qui, pour le relever et lui donner du piquant, tout chroniqueur attribue ce callembour qu'il a recueilli sur le boulevard :

M. de Tillancourt à son collègue :

— Savez-vous, *cher maître*, quelle analogie il y a, sauf votre respect entre un député et un tripié?

M. Pamard cherche, hésite; la sueur coule sur son front; humilié, vaincu, il murmure :

— Je ne sais pas.

M. de Tillancourt, rayonnant :

— C'est que tous deux font *profession de foies*.

A la descente de l'omnibus de Villerville, un nouveau venu va se faire raser chez *la Figarotte!*... car en ces lieux, c'est le sexe faible qui exerce ces *déliçates* fonctions.

— Aïe! s'écrie-t-il, vous me coupez..

— Jamais, bourgeois, on connaît ses mentons... allais... marchais!...

Arrachant rapidement la serviette de son cou et la fourrant sous le nez de la *barbrière maritime*:

— Qu'est-ce que c'est que ces taches rouges, alors?...

— Ça?... faites pas attention, c'est *la serviette qui saigne!*...

Un examinateur interroge un jeune homme pour le baccalauréat ès-lettres, et lui demande quel était le meilleur ami d'Henri IV.

Le jeune homme hésitant à répondre, un de ses camarades lui souffle : Bassompierre. Le candidat se redresse, et regardant l'examineur avec aplomb : Pierre Basson.

GENIN, gérant.

Lyon, imp. du *Salut Public*. — BRILLON, rue Impériale, 33.